

III. Le désir est-il manque ou excès ?

Venons-en à la problématique peut-être la plus centrale, à la contradiction profonde au cœur du désir. Nous avons déjà vu celle qui existe du fait que le désir vise, en un sens, sa propre disparition. Ici la contradiction vient du fait que d'une part, le désir est la marque de l'imperfection : étant tendance au changement, il suppose un *manque*, un problème à résoudre. Les dieux, ceux qui connaissent la plénitude, ne désirent pas. Mais d'autre part le désir est précisément le moyen de résoudre ce problème ou de combler ce manque, il est un moteur productif et créateur. C'est là l'ambivalence²⁴ fondamentale du désir.

A. Le désir comme manque



1. Le désir est manque (Platon)

Selon Platon, tout désir est *manque* : on ne désire jamais que ce dont on manque. Seul l'affamé désire manger, seul le pauvre désire la richesse. Platon expose cette thèse dans le *Banquet*, un dialogue mettant en scène Socrate dans une discussion arrosée où il est question de l'amour et du désir (les Grecs n'ont qu'un seul terme pour ces deux concepts : *éros*, qui est aussi le nom du dieu de l'amour) :

SOCRATE : Tout ce que je veux savoir, c'est si Eros éprouve ou non le désir de ce dont il est amour.

AGATHON : Assurément, il en éprouve le désir.

– Est-ce le fait de posséder ce qu'il désire et ce qu'il aime qui fait qu'il le désire et qu'il l'aime, ou le fait de ne pas le posséder ?

– Le fait de ne pas le posséder, cela du moins est vraisemblable.

– Examine donc si au lieu d'une vraisemblance il ne s'agit pas d'une nécessité : il y a désir de ce qui manque, et il n'y a pas désir de ce qui ne manque pas ? Il me semble à moi, Agathon, que cela est une nécessité qui crève les yeux ; que t'en semble-t-il ?

– C'est bien ce qu'il me semble.

– Tu dis vrai. Est-ce qu'un homme qui est grand souhaiterait être grand, est-ce qu'un homme qui est fort souhaiterait être fort ?

– C'est impossible, suivant ce que nous venons d'admettre.

– Cet homme ne saurait manquer de ces qualités, puisqu'il les possède.

– Tu dis vrai.

– Supposons en effet qu'un homme qui est fort souhaite être fort, qu'un homme qui est rapide souhaite être rapide, qu'un homme qui est en bonne santé souhaite être en bonne santé, car quelqu'un estimerait peut-être que, en ce qui concerne ces qualités et toutes celles qui ressortissent au même genre, les hommes qui sont tels et qui possèdent ces qualités, désirent encore les qualités qu'ils possèdent. C'est pour éviter de tomber dans cette erreur que je m'exprime comme je le fais. Si tu considères, Agathon, le cas de ces gens-là, il est forcé qu'ils possèdent présentement les qualités qu'ils possèdent, qu'ils le souhaitent ou non. En tout cas, on ne saurait désirer ce que précisément on possède. Mais supposons que quelqu'un nous dise : « Moi, qui suis en bonne santé, je n'en souhaite pas moins être en bonne santé, moi, qui suis riche, je n'en souhaite pas moins être riche ; cela même que je possède, je ne désire pas moins le posséder. » Nous lui ferions cette réponse : « Toi, bonhomme, qui es doté de richesse, de santé et de force, c'est pour l'avenir que tu souhaites en être doté, puisque, présentement en tout cas, bon gré mal gré, tu possèdes tout cela. Ainsi, lorsque tu dis éprouver le désir de ce que tu possèdes à présent, demande-toi si ces mots ne veulent pas tout simplement dire ceci : "Ce que j'ai à présent, je souhaite aussi l'avoir dans l'avenir." » Il en conviendrait, n'est-ce pas ? [...] Dans ces conditions, aimer ce dont on n'est pas encore pourvu et qu'on ne possède pas, n'est-ce pas souhaiter que, dans l'avenir, ces choses-là nous soient conservées et nous restent présentes ?

– Assurément.

²⁴ Caractère de ce qui a deux aspects radicalement différents ou opposés.

– Aussi l’homme qui est dans ce cas, et quiconque éprouve le désir de quelque chose, désire ce dont il ne dispose pas et ce qui n’est pas présent ; et ce qu’il n’a pas, ce qu’il n’est pas lui-même, ce dont il manque, tel est le genre de choses vers quoi vont son désir et son amour.

Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson modifiée, 200a-200e

Le dieu Eros était traditionnellement conçu, dans la mythologie grecque, comme un principe d’harmonie présidant à la création du monde : aussi les protagonistes du *Banquet* en font l’éloge et lui attribuent toutes les qualités. Mais puisque le désir est manque, donc imperfection, Eros est lui-même imparfait, dit Socrate. Voici le portrait d’Eros que Platon nous présente, cette fois par le personnage d’une femme, Diotime :

DIOTIME : Puis donc qu’il est le fils de Poros et de Pénia, Eros se trouve dans la condition que voici. D’abord, il est toujours pauvre, et il s’en faut de beaucoup qu’il soit délicat et beau, comme le croient la plupart des gens. Au contraire, il est rude, malpropre, va-nu-pieds et il n’a pas de gête, couchant toujours par terre et à la dure, dormant à la belle étoile sur le pas des portes et sur le bord des chemins, car, puisqu’il tient de sa mère, c’est l’indigence²⁵ qu’il a en partage. A l’exemple de son père en revanche, il est à l’affût de ce qui est beau et de ce qui est bon, il est viril, résolu, ardent, c’est un chasseur redoutable ; il ne cesse de tramer des ruses, il est passionné de savoir et fertile en expédients²⁶, il passe tout son temps à philosopher, c’est un sorcier redoutable, un magicien et un expert. Il faut ajouter que par nature il n’est ni immortel ni mortel. En l’espace d’une même journée, tantôt il est en fleur, plein de vie, tantôt il est mourant ; puis il revient à la vie quand ses expédients réussissent en vertu de la nature qu’il tient de son père ; mais ce que lui procurent ses expédients sans cesse lui échappe ; aussi Eros n’est-il jamais ni dans l’indigence ni dans l’opulence²⁷.

Par ailleurs, il se trouve à mi-chemin entre le savoir et l’ignorance. Voici en effet ce qui en est. Aucun dieu ne tend vers le savoir ni ne désire devenir savant, car il l’est ; or, si l’on est savant, on n’a pas besoin de tendre vers le savoir. Les ignorants ne tendent pas davantage vers le savoir ni ne désirent devenir savants. Mais c’est justement ce qu’il y a de fâcheux dans l’ignorance : alors que l’on n’est ni beau ni bon ni savant, on croit l’être suffisamment. Non, celui qui ne s’imagine pas en être dépourvu ne désire pas ce dont il ne croit pas devoir être pourvu.

SOCRATE : Qui donc, Diotime, sont ceux qui tendent vers le savoir, si ce ne sont ni les savants ni les ignorants ?

DIOTIME : D’ores et déjà, il est parfaitement clair même pour un enfant que ce sont ceux qui se trouvent entre les deux, et qu’Eros doit être du nombre.

Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson modifiée, 203c-204b

On touche ici au point fondamental de l’enseignement de Socrate : la prise de conscience de notre ignorance est le premier pas vers la véritable connaissance²⁸. D’ailleurs cette parenté étroite entre le désir et la philosophie se manifeste aussi dans la capacité du désir à nous élever vers les Idées :

DIOTIME : Voilà donc quelle est la droite voie qu’il faut suivre dans le domaine des choses de l’amour ou sur laquelle il faut se laisser conduire par un autre : c’est, en prenant son point de départ dans les beautés d’ici-bas pour aller vers cette beauté-là, de s’élever toujours, comme au moyen d’échelons, en passant d’un seul beau corps à deux, de deux beaux corps à tous les beaux corps, et des beaux corps aux belles occupations, et des occupations vers les belles connaissances qui sont certaines, puis des belles connaissances qui sont certaines vers cette connaissance qui constitue le terme, celle qui n’est autre que la science du beau lui-même, dans le but de connaître finalement la beauté en soi.

Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson, 211b-211c

²⁵ La pauvreté.

²⁶ Moyen ingénieux et rapide d’arriver à ses fins.

²⁷ Grande richesse, extrême abondance de biens matériels.

²⁸ Cf. le cours sur Socrate.

Ainsi, bien que le désir révèle un manque, il est aussi le moyen de combler ce manque et de nous élever vers l'Idéal. La vision platonicienne du désir est donc loin d'être négative !

2. Le désir est fuite de la souffrance (Schopenhauer)

Pourtant, si le désir est manque, il est souffrance : car le manque est souffrance. Platon remarquait déjà que tout désir corporel est souffrance (ex : la faim, la soif). Schopenhauer étend cette idée à tout désir, et en cela il rejoint la philosophie bouddhiste :

Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin ; mais pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés ; de plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini ; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent ; le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. – Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance, c'est en réalité tout un ; l'inquiétude d'une volonté toujours exigeante, sous quelque forme qu'elle se manifeste, emplit et trouble sans cesse la conscience ; or sans repos le véritable bonheur est impossible. Ainsi le sujet du vouloir ressemble à Ixion attaché sur une roue qui ne cesse de tourner, aux Danaïdes qui puisent toujours pour emplir leur tonneau, à Tantale éternellement altéré.

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, § 38

La philosophie bouddhiste, que Schopenhauer connaissait et appréciait, affirme également que le désir est source d'attachement, donc de souffrance. Aussi l'objectif est-il le même dans les deux cas : il faut se libérer du désir. Il faut cesser de désirer. Ce but ne sera pas atteint par le suicide, qui est au contraire une manifestation vigoureuse du désir, mais par la pratique du renoncement, du détachement : par exemple à travers la méditation, c'est-à-dire la cessation de la pensée.

**Fomesoutra.com**
ga soutra !
Docs à portée de main

3. Le désir est second par rapport à la pensée (Aristote)

Enfin, une dernière façon de concevoir la négativité du désir consiste à affirmer qu'il est second par rapport à la pensée, qu'il est déterminé par la pensée. Cette thèse, à laquelle souscrirait très certainement Platon, est affirmée en toutes lettres par Aristote : « Nous désirons une chose parce qu'elle nous semble bonne, plutôt qu'elle ne nous semble bonne parce que nous la désirons : le principe, c'est la pensée. » (Aristote, *Métaphysique*, XII, 7)

Il faut voir ici l'idée d'un monde de valeurs *objectives*, prédéterminées, que l'homme n'a plus qu'à reconnaître par sa pensée. Les valeurs préexistent à l'homme et à son désir. Cette vision des choses sera renversée par l'humanisme du XVII^e siècle.

B. Le désir comme excès

1. Le désir est l'essence de l'homme et expression de sa puissance (Spinoza)

Voir dans le désir un manque, c'est ne voir qu'une partie des choses. Pour désirer, il faut certes « manquer », mais il faut aussi... désirer l'objet qui fait défaut. Spinoza, le premier, a insisté sur cette seconde dimension. Le désir, loin d'être un manque, est l'expression de notre puissance, affirme-t-il. En effet, le désir n'est rien d'autre que l'essence (la nature) de toute chose. « Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être. » (*Ethique*, III, prop. 6) « L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien en dehors de l'essence actuelle de cette chose. » (*Ethique*, III, prop. 7)

Le désir n'est donc pas manque mais *excès*, excès de vie, de force, de volonté d'exister et de « persévérer dans son être ». L'homme ne désire pas parce qu'il lui manque quelque chose, mais parce qu'il vit et que la vie consiste à désirer et à croître. Le désir est la modalité de cet accroissement de notre puissance, de cet épanouissement existentiel.

2. Le désir n'est pas souffrance plaisir (Spinoza)

Spinoza s'oppose frontalement à l'idée de Schopenhauer selon qui le désir est souffrance. Les affects de joie (plaisir, amour, bonheur) sont le résultat d'une augmentation de notre puissance, tandis que les passions tristes (tristesse, haine, douleur, crainte) sont le résultat d'une diminution de notre puissance. Aussi le désir, qui est le moyen par excellence de nous développer, est-il vécu comme une joie et un plaisir. L'éthique spinoziste, qui est une éthique de la vie, repose toute entière sur cette distinction et sur l'idée qu'il faut rechercher les passions joyeuses et fuir les passions tristes.

Il faut toujours voir le bon côté des choses pour être déterminé par la joie : « en ordonnant nos pensées et nos images nous devons toujours prêter attention [...] à ce qu'il y a de bon en chaque chose afin qu'ainsi nous soyons toujours déterminés à agir par un affect de joie. » (*Ethique*, V, 10, scolie). Spinoza s'oppose ainsi à tous les philosophes classiques pour qui philosopher, c'est apprendre à mourir (Platon, Montaigne), et qui recommandaient de méditer la mort (Stoïciens) : « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie. » (*Ethique*, IV, 67)



3. Le désir est créateur

Enfin, Spinoza contredit Aristote mot à mot : « nous ne nous efforçons pas vers quelque objet, nous ne le voulons, ne le poursuivons, ni ne le désirons pas parce que nous jugeons qu'il est un bien, mais au contraire nous ne jugeons qu'un objet est un bien que parce que nous nous efforçons vers lui, parce que nous le voulons, le poursuivons et le désirons. » C'est le renversement subjectiviste de la modernité : désormais le sujet est au centre, il est créateur de valeur. Les valeurs ne précèdent plus l'homme, c'est lui qui les pose. La sécularisation²⁹ a commencé.

On peut aller encore plus loin, et dire que le désir n'est pas seulement créateur de valeurs, mais qu'il est à l'origine de la pensée elle-même. C'est d'abord évident du point de vue phylogénétique, du point de vue de la constitution de notre être au cours de l'évolution. Ce sont nos désirs et nos intérêts qui ont produit nos sens et notre cerveau. L'esprit est d'abord un outil de chasse. Le corps est déterminé par nos désirs vitaux, et notre âme, notre raison, n'est qu'un instrument créé par le corps et à son service. « Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô mon frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison. »³⁰ Enfin, ajoutons cette remarque de Pascal : « La volonté est un des principaux organes de la créance ; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies, ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime ; et ainsi il en juge par ce qu'il y voit. »³¹

4. Le désir produit son objet : la cristallisation (Stendhal)

Dernière idée, élégante en ce qu'elle renverse complètement l'idée de manque : le désir produit, invente, crée l'objet qu'il désire ! Stendhal expose ce phénomène par une métaphore :

²⁹ Sortie de la religion.

³⁰ Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Des contempteurs du corps ».

³¹ Pascal, *Pensées*, § 99.

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. [...]

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi.

Stendhal, *De l'Amour*, I, 2, p. 34-35

C'est sans doute pour éviter de tomber dans cette illusion que Lucrèce nous met en garde contre les dangers de l'amour et les croyances trompeuses de l'âme amoureuse, et qu'il recommande aux amants d'ouvrir les yeux sur les défauts de la personne aimée³² !

Conclusion : la marionnette et le volcan

On peut concevoir le désir comme pulsion ou comme attraction. Ça pousse ou ça tire : le volcan³³ (la fontaine, le geyser) ou la marionnette³⁴ (l'aimant). Cette distinction est à relier avec les interactions possibles entre désir et pensée. Généralement, si on conçoit le désir comme attraction, c'est qu'on le conçoit comme déterminé par la pensée. C'est la pensée qui nous élève en nous permettant de saisir quelque chose de divin, de transcendant, qui nous dépasse, qui est au-dessus de nous : Dieu, la Vérité, l'Idéal, le Beau, etc. Au contraire, une conception du désir comme pulsion va généralement de pair avec l'idée que la poussée vient d'en bas. C'est l'inconscient, le primitif, la matière, l'énergie qui pousse : ça bouillonne. La terre (la matière) pousse, le ciel (l'idée) tire : et la flamme du désir monte, unissant le ciel et la terre. N'est-ce pas magnifique... Eros dansant et crépitant joyeusement.

Sans surprise, on trouve l'idée d'attraction chez les idéalistes (Platon notamment) et l'idée de pulsion chez les matérialistes (Freud). Nietzsche est peut-être exactement à mi-chemin entre les deux : il est plutôt matérialiste, mais il n'aime la matière que pour autant qu'elle monte jusqu'aux cieux !

Pour désirer il faut un état désiré, donc un « manque » ; mais il faut aussi *désirer* cet état ou cet objet. Ceux qui insistent sur le premier aspect voient le désir comme manque, les autres y voient avant tout un excès. Ces deux points ne sont pas nécessairement contradictoires, ils peuvent être pensés comme deux aspects complémentaires.

³² Lucrèce, *De la Nature des choses*, IV.

³³ On trouve cette image chez Michel Onfray, philosophe contemporain matérialiste, hédoniste et athée.

³⁴ On trouve cette image chez Platon, dans les *Lois*, 644d.